

Le long chemin de Damas

Entretien avec la traductrice
de l'arabe *Djûke Poppinga*

Hanneke van der Heijden

Quand nous nous rencontrons en février, dans un café au bord de l'eau, à Amsterdam, Djûke Poppinga vient de prendre sa retraite de l'université d'Amsterdam, où elle était maîtresse de conférences en arabe. Elle n'en est pas moins très occupée : dans quelques jours, elle doit rendre une traduction, sa soixante-troisième.

Sa longue carrière a débuté plus ou moins sous le signe du hasard. « Pour être honnête, je n'avais pas la moindre idée de ce que j'allais étudier après le secondaire. Mais j'avais une certitude : il fallait que ce soit une langue, une langue spéciale. Et c'est comme ça que je me suis mise à l'arabe. » Un choix dont la difficulté lui est vite apparue. « Au début, j'ai trouvé ça horrible : rien que la maîtrise de l'alphabet, déjà, ça m'a pris une éternité. Mais après avoir passé quelques mois en Tunisie, je suis allée à Damas, où je suis restée presque un an. Ça a tout changé. En Syrie, je me suis frayé un chemin dans une longue liste d'ouvrages de la littérature

arabe pour préparer mes examens à l'université d'Amsterdam. Et alors la langue a fini par prendre vie, j'ai trouvé une prise. C'est à ce moment-là que j'ai commencé à aimer l'arabe. »

Un bateau sur le Nil

D'emblée, cet amour pour la langue arabe a été indissociable du profond



Djûke Poppinga
Photo : collection privée



Naguib Mahfouz au café, 1968.
Photo : Public Domain, AUCpress

intérêt que Poppinga porte à la littérature des pays concernés. Pendant ses études, elle a traduit juste pour le plaisir un de ses romans favoris, *Al-Mahdi*, de l'écrivain égyptien [Abdel Hakim Qassem](#).

« J'ai fait toutes sortes de choses pour me familiariser avec la littérature arabe et le milieu littéraire, explique Poppinga avec un sourire. Alors que j'étais au Caire avec un ami, au début des années 1980, nous avons entendu dire que Naguib Mahfouz, le futur prix Nobel, organisait une réception tous les dimanches, à bord d'un bateau sur le Nil, et nous avons décidé d'y aller. On nous a souhaité la bienvenue et installés au bout d'une longue, longue table, au milieu d'une foule de gens, qui voulaient tous parler à l'écrivain. Toutes les dix minutes, la personne qui était assise à côté de Mahfouz quittait son

siège pour laisser la place à son voisin. Nous nous rapprochions lentement de lui, et pendant tout ce temps, nous prenions part aux conversations qui se déroulaient à table. »

Sa traduction du roman de Qassem n'a jamais été publiée mais, au milieu des années 1980, elle a eu plus de chance. « Une maison d'édition féministe néerlandaise cherchait une traductrice. Comme les textes arabes qu'elle souhaitait publier avaient été écrits par des femmes, l'éditeur préférait les confier à une femme. Les quelques collègues qui travaillaient dans ce domaine étant des hommes, c'est comme ça que j'ai eu ma première commande. »

Cela a marqué le début de sa carrière de traductrice littéraire. Il lui arrive de traduire de la poésie, mais elle s'est spécialisée dans la prose du Moyen-Orient, dont les romans des Égyptiens Naguib Mahfouz et Alaa El Aswany, de la Libanaise Hanan El-Cheikh, du Syrien Khaled Khalifa et de la Palestinienne Adania Shibli. Une de ses traductions récentes, *Allah 99*, de l'Irakien Hassan Blasim, a été nominée pour le Filter Translation Prize, une distinction réputée aux Pays-Bas.

Terra incognita

Au début des années 1980, alors que Poppinga entamait sa carrière, la littérature arabe restait *terra incognita* pour beaucoup d'éditeurs. Quand Naguib Mahfouz a reçu le prix Nobel de littérature en 1988, ils ont commencé à se montrer un peu plus ouverts. Pendant ce temps, des bourses et des programmes d'échanges proposés par des organismes comme la [European Cultural Foundation](#) lui permettaient, à elle et à ses collègues, de discuter des textes avec

des auteurs et d'autres traducteurs et de développer leurs compétences.

Rétrospectivement, Poppinga est heureuse des quelques progrès qui ont été accomplis, mais on sent sa frustration face au manque d'intérêt du marché du livre néerlandais.

« La plupart des maisons d'édition n'ont rien qui ressemble même de loin à une politique éditoriale en ce qui concerne les traductions de l'arabe. Les choix sont souvent le fruit du hasard, une sélection au petit bonheur la chance de livres arabes qui ont été publiés en anglais. Le traducteur n'a pas la possibilité de présenter aux éditeurs des titres intéressants, qui pourraient s'inscrire dans leur programme. »
Au fil des années, elle a déployé beaucoup d'efforts pour améliorer la situation. Elle donne fréquemment des conférences et a travaillé avec un grand nombre d'organes consultatifs.

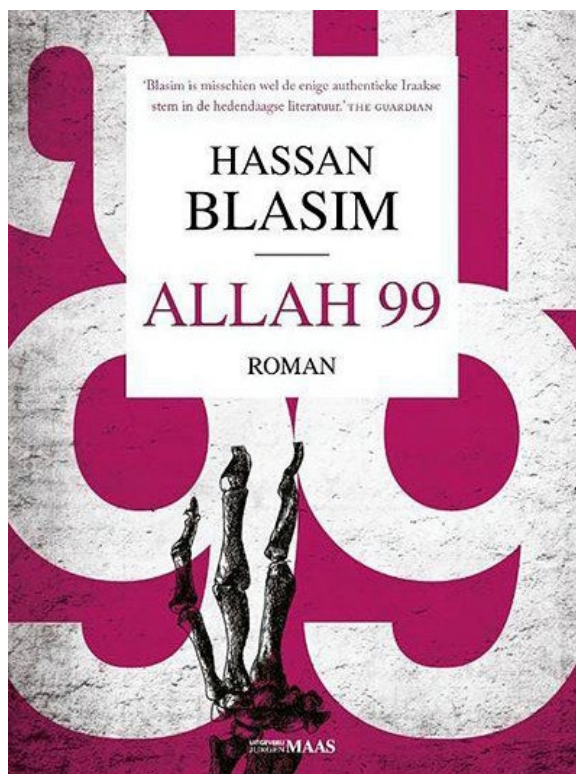
« En général, ce n'est qu'après avoir acquis les droits d'un livre que l'éditeur prend contact avec un traducteur. Mais là non plus, ce n'est pas toujours le cas. Il arrive régulièrement que certains préfèrent faire appel à un traducteur de l'anglais. »

« Les livres qui accèdent au marché néerlandais se rangent grosso modo dans deux catégories. Les lectures faciles, les histoires fondées sur l'intrigue, dont la forme et les sujets sont familiers aux lecteurs occidentaux, comme les romans d'Alaa El Aswany. Il y a aussi les ouvrages sur l'islam, le sexe, les femmes opprimées. *Girls of Riyadh*, de Rajaa Alsanea, entre dans cette catégorie. La version anglaise du roman a été adaptée pour répondre aux goûts des lecteurs par l'éditeur américain, en collaboration avec l'autrice. La traductrice, [Marilyn Booth](#), a écrit un [article](#) intéressant sur le sujet. Cet incident perturbant a également des conséquences pour nous du fait de l'influence du marché anglais du livre sur le marché néerlandais. »

« Dans la seconde catégorie, on trouve la littérature plus ambitieuse, des romans complexes et intellectuellement exigeants, comme les œuvres d'Abdul Rahman Mounif et d'Adania Shibli. Leur structure narrative est différente de celle des romans occidentaux et ils reposent moins sur l'intrigue. Aux Pays-Bas, cette littérature est publiée essentiellement par des éditeurs de niche. »

Gardiens

Du fait de ces préférences, de vastes segments du livre arabe demeurent invisibles au lectorat néerlandais. La non-fiction est une de ces lacunes. Alors que les journaux et les magazines parlent



abondamment du Moyen-Orient, on n'imagine pas traduire des ouvrages traitant de politique écrits par des auteurs et des journalistes vivant dans les régions concernées. « Une situation extrêmement pénible, juge Poppinga. Pourquoi ne devrions-nous pas lire un livre sur la guerre en Syrie écrit par un auteur ou un journaliste arabe ? Ou même sur le changement climatique ? Mais ça va encore plus loin. Je connais des universitaires néerlandais qui ont passé toute leur existence à étudier le Moyen-Orient sans même être capable de dire "oui" ou "non" en arabe. Dans leur travail, ces historiens s'en remettent entièrement aux sources occidentales. Un bel exemple de l'arrogance des Occidentaux, il n'y a pas d'autre mot. »

On manque aussi de livres bien écrits avec une bonne intrigue. Pour Poppinga, trouver des lecteurs ne serait pas compliqué. « Les Pays-Bas accueillent une vaste communauté de Néerlandais marocains. Les enfants et petits-enfants des Marocains venus s'installer dans le pays à partir des années 1960 pour y travailler comme ouvriers s'intéressent beaucoup à ce qui se passe dans le Maghreb et le Moyen-Orient. Beaucoup ont été élevés dans une langue berbère, leur arabe n'est pas assez bon pour leur permettre de lire des ouvrages dans cette langue. Malheureusement, nos éditeurs ne voient pas cette communauté d'émigrés comme un lectorat. »

Cette sélection restreinte de livres ne suffit pas à donner vie au monde arabe aux Pays-Bas. « Un choix plus large, plus diversifié, produirait une impression plus juste de ce qui se passe dans ce vaste territoire. Il susciterait

la curiosité des lecteurs au lieu de conforter les stéréotypes. » Mais les gardiens du marché du livre sont trop impatientes, ou pas assez audacieux. « Quand la révolution a commencé, les éditeurs se sont mis à chercher des romans sur le Printemps arabe. Les festivals littéraires qui veulent inviter de "nouvelles voix" se dégonflent souvent quand ces auteurs trouvent finalement peu d'écho en Occident. Comme si ce n'était pas un phénomène inhérent à leur "nouveauté", justement. »

Points et virgules

Cette situation ne cesse de surprendre Poppinga, qui sait tout ce qu'il y a à découvrir. Mais cela ne la dissuade pas de traduire. Elle expose quelques-unes des différences entre l'arabe et le néerlandais qui font de la traduction un défi supplémentaire.

L'arabe appartient à la famille des langues sémitiques et constitue la langue maternelle de quelque 360 millions de personnes. Les pays arabophones partagent la même langue écrite (l'arabe moderne standard ou MSA), mais se servent à l'oral de dialectes spécifiques : l'arabe syrien, l'arabe libanais, etc. Les locuteurs instruits comprennent les dialectes autres que le leur. Dans la littérature contemporaine, les dialogues sont souvent écrits dans le dialecte du pays et les descriptions, en arabe standard.

« Qu'il s'agisse de la structure grammaticale et logique de la langue, de l'utilisation des images, de la pointe de drame dont les écrivains sont friands, les textes arabes et néerlandais sont différents à presque tous égards. »

Un des premiers défis résulte d'un élément qui pourrait paraître banal : la ponctuation. « Les virgules et les points ont été introduits relativement tard en arabe, on le perçoit encore dans l'emploi souvent erratique de la ponctuation. Les phrases ont tendance à être longues et sinueuses, avec des propositions reliées par des conjonctions telles que *wa* (« et », « tandis que ») et *fa* (« alors », « donc »). Dans les tours et détours qu'emprunte la phrase, les temps verbaux peuvent changer plusieurs fois – bien plus qu'il ne serait possible de le faire en néerlandais. Déterminer la cohérence logique de phrases qui font parfois une page et découvrir à quel moment ou quelle période l'auteur fait référence constituent deux des problèmes auxquelles le traducteur est confronté. C'est encore plus vrai pour des livres à l'écriture fragmentaire, comme *God 99*, de Hassan Blasim. »

Le lexique arabe a ses difficultés propres. « En arabe, on associe très souvent un nom et trois ou quatre adjectifs quasi synonymes. Si on traduisait tout, ça ressortirait bien plus qu'en arabe, aussi je me borne généralement à en traduire un ou deux. » Poppinga a une approche analogue en ce qui concerne les descriptions et les images lyriques, qui peuvent paraître exagérées aux Néerlandais. « Je ne les lisse pas, mais je fais en sorte que la traduction ne paraisse pas trop

exotique là où l'arabe est prosaïque. Lorsqu'on traduit des textes d'une région culturellement très différente des Pays-Bas dans une langue de nature plus formelle, il faut toujours essayer de trouver un équilibre entre souligner le caractère étranger de l'œuvre et aller dans le sens de l'acculturation. »

« Lors d'une discussion récente que j'ai eue avec l'autrice palestinienne Shibli à propos du mot *intifada*, cette question a pris une autre dimension. Pour elle, garder des termes arabes dans la traduction néerlandaise était une marque de colonialisme. Je n'étais pas d'accord. Oui, le mot *intifada* (« soulèvement ») se traduit sans problème mais, dans le contexte des protestations palestiniennes contre l'occupation israélienne, il est devenu un nom en soi, un terme largement répandu à l'étranger. Dans la même veine, traduire *hummus* par « purée de pois chiches » rendrait la traduction moins neutre que l'original. De nos jours, tous les supermarchés néerlandais vendent du houmous. Conserver le mot arabe est parfois moins exotique que le traduire. »

« J'adore réfléchir comme ça sur les mots, déclare Poppinga. Mais pour moi, toute traduction commence par une définition préalable de la tonalité de l'ouvrage. C'est ce ton spécifique, et son équivalent en néerlandais, qui me guident dans les choix et les décisions que requiert la traduction. Et il y a beaucoup de décisions à prendre. L'arabe est une langue si riche ! »

Traduit de l'anglais par Corinna Gepner